

Dominique Villeveygoux

Marie Anaïs



Cette histoire est une pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ou ayants existés serait pure coïncidence.

EXTRAIT

Chapitre 1

Anaïs, de son vrai nom Marie Anaïs Lasaigne, était âgée de vingt-cinq ans quand elle emménagea dans ce petit studio de la rue des tours de l'horloge à Felletin en ce printemps de 2008. C'était une belle jeune fille, mince et élancée, la poitrine arrogante, la taille marquée et qui possédait de longues jambes graciles. Elle avait un visage fin, un nez légèrement retroussé et des pommettes saillantes recouvertes de taches de rousseur. Sa peau était claire et craignait le soleil. Elle possédait une chevelure broussailleuse aux tons rouge orangé qu'elle avait beaucoup de mal à dompter quand il fallait la brosser. Déjà toute petite elle craignait les séances de coiffure. Elle arrivait de la ville de Châteauneuf-la-Forêt où elle avait presque toujours vécu. Si elle était venue demeurer ici c'était en raison de son travail. Elle venait d'être nommée bibliothécaire à la ville. Grâce à la mairie, elle avait trouvé ce logement qui n'était pas trop cher et correspondait parfaitement à son budget. Le soir, alors qu'elle voulut regarder la télé, elle se rendit compte qu'une fois l'appareil réglé elle ne disposait que de deux chaînes et les images n'arrêtaient pas de se brouiller. Elle s'énervait, mais ne parvenait pas à régler le problème. La nuit était déjà tombée depuis longtemps, mais Anaïs n'était pas une peureuse, loin de là. Elle était la seule locataire dans toute la bâtisse et voulait à tout prix voir ce nouveau numéro scientifique qui passait ce soir sur Arte. Ne sachant trop que penser de son problème, elle décida de monter voir au grenier si quelque chose ne serait pas débranché du côté des antennes. Son ancien petit ami qui était électricien antenniste lui avait appris cela. Elle prit son portable au cas où elle ne comprendrait pas l'installation et ferait alors une photo qu'elle lui enverrait à ce moment-là par mail. S'armant d'une lampe électrique, elle s'engagea dans l'étroit escalier qui montait dans

les combles. C'était plein de vieille poussière partout. En haut des marches une antique porte lui barrait le passage. Elle la poussa et celle-ci s'ouvrit dans un grincement lugubre. Elle balaya le faisceau de sa lampe un peu partout. Il y avait ici un fatras innommable. Probablement plusieurs siècles de vieilleries avaient été entassés pêle-mêle ici, pensa-t-elle en découvrant tout cela. Elle acheva de pénétrer dans le grenier. Les planches craquaient sous ses pieds. Promenant le faisceau de la lampe dans tous les recoins, elle cherchait les câbles d'antenne et l'installation de l'amplificateur qui devait théoriquement se trouver quelque part là-dedans. Au bout de quelques minutes, elle aperçut un fil clair qui courait au bas d'un mur à l'assaut d'une poutre de charpente. Elle le suivit avec la lumière de la lampe, obligée de s'avancer parmi les détritrus, puis trouva enfin ce qu'elle cherchait. L'amplificateur, son alimentation et le reste du matériel nécessaire était bien là. En plus, elle pensait avoir trouvé la cause de ses ennuis quand elle vit le cordon de l'alimentation qui pendait avec sa fiche à l'air libre, loin de la prise de courant. Seulement voilà, il y avait un petit problème. Le tout se trouvait à plus de deux mètres du sol et elle était trop petite pour y accéder directement. Qu'à cela ne tienne, se dit-elle : trouve une caisse pour monter dessus et le tour sera joué ! Elle chercha et finit par découvrir une ancienne malle de voyage au-dessus arrondi qui devrait faire l'affaire. Prenant sa lampe entre ses dents elle porta son escabeau improvisé à proximité, mais ne put pas le déposer suffisamment près, des planches gênaient. Elle entreprit de les déplacer une à une et quand elle eut retiré la dernière, une plaque posée contre le poteau attira son attention. Il s'agissait visiblement d'une pièce de marbre ancien et ce qu'elle y lit, lui en fit échapper sa lampe. Fort heureusement cette dernière ne s'éteint pas. Elle là ramassa et tremblante, éclaira à nouveau la stèle. Car il s'agissait d'une plaque funéraire. Mais le plus extraordinaire n'était pas la présence de cet objet d'ornement mortuaire dans ce lieu, non le plus stupéfiant était que c'était son nom à elle qui était inscrit là-dessus ! Mon Dieu ! fit-elle alors. Sur la pierre froide elle lut alors :

Ici repose
Marie Anaïs Lasaigne
Décédée à l'âge de douze ans

Elle fut bonne et pieuse

Afin d'adoucir nos regrets
Marie choisit, pour nous la ravir,
La plus aimée de ses fêtes.

Le 8 Xbre 1861

Priez pour elle

Elle n'osait pas toucher ce marbre tellement elle était émue et légèrement tremblante. Elle resta là, immobile, à se poser des milliers de questions à commencer par celle toute simple qui était de savoir qui était cette fillette morte depuis un siècle et demi. Elle finit par caresser délicatement le marbre glacé, mais ne ressentit rien sur le coup. La gravure était comme neuve, on aurait dit qu'elle avait été martelée seulement hier. Elle l'observa sous toutes les coutures, il y avait encore des traces de terre à sa base, curieux se dit-elle. Elle en examina une parcelle entre ses doigts, c'était sec, rien de plus. Finalement, se reprenant, elle repensa à sa télévision et rapprocha la malle pour rebrancher la fameuse fiche. Quand ce fut fait, elle la repoussa de côté, puis se souvenant de son ami, sortit son téléphone qui faisait appareil photo et tenta de faire un cliché avec celui-ci pour en garder une trace avec elle. Non sans se retourner plusieurs fois avant de redescendre, elle repartit vers sa chambre laissant l'obscurité envahir à nouveau le grenier et ses mystères oubliés des hommes.

En descendant, elle fut contente de voir son poste fonctionner normalement, mais elle n'avait plus la tête à cela. Machinalement, elle relança quand même la recherche des chaînes et cette fois, tout se déroula normalement. Mais au lieu de mettre le poste sur Arte comme elle en avait eu l'idée au départ, elle l'éteint. Aussitôt le silence revint dans la pièce encombrée de cartons. Elle s'assit sur le bord de son matelas posé à même sur le sol et repensa à cette plaque dont elle portait le parfait patronyme depuis sa naissance. Bien décidée à en savoir un peu plus, elle alluma son ordinateur portable et sur un site spécialisé dans la généalogie, lança la recherche sur son nom à partir de cette fameuse date. Mais elle avait beau fouiller sur tout le site et dans tous les sens, rien. Aucune trace de cette enfant, ce jour-là, ni les autres autour. Finalement, elle étendit ces

investigations sur toutes les années et finit par la retrouver décédée le 22 octobre 1904 ! Sur le moment elle crut cela impossible et rechercha la date de naissance de cette dernière au travers les âges et finit par découvrir une date : le 13 février 1849, ici même à Felletin ! Ce ne pouvait être qu'elle ! Alors qu'en était-il de cette plaque funéraire ? Autrefois, encore moins que maintenant, on ne plaisantait pas avec ces choses-là, alors que s'était-il passé ?

Elle occupa toute sa soirée à chercher sur les différents sites, mais ne découvrit rien de plus. Ah si, pourtant, un détail : à son décès, Marie Anaïs était bonne sœur. Épuisée et irritée, elle fit une toilette sommaire, se prépara une tisane apaisante et alla se coucher après avoir éteint l'ordi. Toute la nuit son sommeil fut peuplé de bizarreries sans queue ni tête et quand elle se réveilla au petit matin elle était presque aussi fatiguée que quand elle s'était mise au lit. Une fois son café avalé elle se rendit sous la douche et y resta un petit moment, appréciant les bienfaits de l'eau apaisante sur son corps nu. Quand elle se sentit un peu mieux elle referma les robinets, se sécha avant de s'habiller et coiffer pour se rendre à son travail.

C'était son deuxième jour à la bibliothèque municipale. La veille, elle avait fait connaissance avec sa collègue Sonia qu'elle allait remplacer pendant son congé de maternité. Elles avaient la semaine pour se passer les informations et ce ne serait pas de trop, aux dires de la future maman. Le fichier était complexe et surtout il fallait impérativement qu'elle apprenne à connaître les habitués qui étaient nombreux pour une petite ville de campagne comme celle-ci. Cela leur prit toute la matinée et comme les lecteurs ne cessaient pas de se présenter dans la petite salle, Anaïs n'eut guère le temps de parler avec sa collègue. Sonia lui avait confié le matin que c'était comme cela tous les mardis matin et qu'après ça allait mieux. Il y aurait le mercredi après-midi et surtout le vendredi matin, jour de marché où l'affluence était la plus importante. À midi, sa collègue lui demanda où elle allait manger et devant la réponse évasive d'Anaïs, elle l'invita à partager son repas à l'auberge d'Alengarde où elle avait ses habitudes. C'était à quelques pas sur la route d'Aubusson et on y mangeait très bien. La jeune femme ne put qu'accepter une invitation aussi franche et cordiale et dès qu'elles eurent fermé la porte de la bibliothèque elles se rendirent chez Laurence et Charles. Ce fut-elle qui les accueillit, Sonia présenta

sa jeune collègue à la tenancière qui sans plus de façon l'embrassa affectueusement pour lui souhaiter la bienvenue chez elle. Ensuite, elle partit en cuisine chercher un couvert de plus qu'elle déposa sur la table où venaient de s'installer ces demoiselles. Pourquoi cette appellation pour la future maman, car tout simplement, même si ce n'était plus à la mode, elle avait décidé de faire son bébé toute seule, enfin, dans une certaine mesure puisque le papa n'était au courant de rien. Elle s'en était juste servie de géniteur avoua-t-elle. Pendant ce premier repas pris en commun, elles discutèrent de tout, aussi avides l'une que l'autre de se connaître mieux. Ne sachant pas trop comment aborder le sujet, Anaïs attendit la fin du repas pour parler à celle qui était devenue son amie, de sa découverte de la veille. Elle lui demanda si par hasard il n'existerait pas de légende sur cette personne, mais Sonia ne savait rien là-dessus. Sa curiosité maintenant éveillée elle lui demanda à voir cette fameuse plaque qui intriguait tant sa nouvelle amie. Anaïs sortit son téléphone et fit apparaître la photo qui s'avérait un peu sombre, mais permettait quand même la lecture de l'épithète. Après le café, elles retournèrent au centre-ville pour rouvrir la bibliothèque à quatorze heures. La seconde partie de la journée fut plus calme et leur laissa le temps de discuter du travail et des nombreux lecteurs dont il fallait connaître les habitudes. Elles examinèrent les fiches une à une et Sonia les commenta au fur et à mesure. Vers dix-sept heures, pour se changer un peu les idées, avec sa collègue elles parcoururent les différents rayons chargés de livres et classés par thèmes. Quand elles arrivèrent à la partie histoire, Anaïs examina les tranches des couvertures et finit par tomber sur un ouvrage qui traitait des contes et légendes de la région Felletinoise. Un peu surprise de découvrir qu'un tel ouvrage ait été écrit sur ce sujet, ici, elle le sortit et en examina la couverture et le dos. On y traitait de beaucoup de choses communes à bien des régions du Limousin, mais aussi d'une histoire de none qui aurait ressuscité au dix-neuvième siècle. De plus en plus intriguée, elle alla directement à la table des matières pour y chercher la page du chapitre qui traitait de cette histoire. Dès qu'elle l'eut, elle tourna rapidement les feuilles jusqu'à arriver à l'histoire désirée. Sonia était aussi intriguée qu'elle, car elle n'avait jamais lu cet ouvrage qu'elle jugeait rébarbatif. Le chapitre était plutôt succinct. Il se composait d'une dizaine de lignes qui disaient ceci :

Dans les campagnes, on raconte qu'il était une fois dans la belle ville de Felletin une famille de braves gens avaient une petite fille unique. Celle-ci

après une grave maladie avait été déclarée morte. Comme elle était baptisée, ses parents voulurent l'enterrer dignement, mais voilà que lors de la cérémonie au milieu des prières, des pleurs s'étaient fait entendre. Au bout de quelques instants, dans une assistance figée par l'étonnement on avait dû se rendre à l'évidence que cela venait du petit cercueil. Les croque-morts s'étaient empressés d'ouvrir le catafalque pour y découvrir l'enfant bien vivante et complètement apeurée qui pleurait à chaudes larmes.

S'ensuivaient plusieurs remarques qui n'apportaient rien de plus à l'histoire si ce n'était que l'affaire était davantage considérée comme une légende qu'une véritable réalité. Toutes deux relurent le texte plusieurs fois, tellement elles étaient étonnées de découvrir un tel recoupement avec ce qu'Anaïs avait découvert, la veille, au travers des registres anciens qui étaient, eux, le reflet de l'exacte vérité historique. Le dernier lecteur parti, l'heure de la fermeture étant venue, Anaïs décida d'emprunter l'ouvrage pour le scanner chez elle le soir même afin d'en conserver une trace pour constituer ce qu'elle allait appeler « son dossier historique ». Une fois revenue à son appartement elle se prépara à manger sur son petit réchaud électrique puis ralluma son ordi pour continuer ses recherches. Devant l'écran scintillant elle resta pensive un moment puis ouvrit sa boîte mail pour prendre ses courriels du jour. Rien de bien extraordinaire. De la pub qui lui répétait sur tous les tons qu'elle avait peut-être gagné des milliers d'euros et qu'il lui suffisait de cliquer pour les toucher ou bien une autre pour des vêtements et toutes ces choses futiles et stupides qu'on vous proposait dans le but inavoué de vous faire dépenser de l'argent. Anaïs ne se laissait plus prendre à ces bêtises et une fois tous ces messages publicitaires sélectionnés, les envoya directement à la poubelle sans en lire ne serait-ce qu'un seul. Ne restaient plus alors que trois Emails dignes de ce nom. Le premier émanait de sa tante Estelle qui l'invitait pour les prochaines vacances. Déjà ça allait être raté, car elle travaillerait aux dates indiquées. Elle décida de lui répondre, car elle l'aimait bien. Elle lui écrivit qu'elle était désolée, car venant de décrocher un job elle ne pourrait donc pas être libre. Ce n'était que partie remise, acheva-t-elle avant de l'embrasser. Le deuxième émanait d'un employeur qu'elle avait contacté et qui lui répondait que sa demande n'avait pas pu être retenue. Enfin le troisième arrivait d'une certaine Agnès B. qui voulait savoir pourquoi elle

ne lui téléphonait pas. Ce devait être une erreur, car elle ne connaissait personne de ce nom et par politesse renvoya le message en précisant qu'il ne lui était pas destiné. Sa page de courriels était maintenant vide alors elle la referma et se retrouva sur le moteur de recherche. Le curseur clignotait lentement, mais elle ne savait pas quoi taper. Plusieurs mots lui vinrent à l'esprit, mais à chaque fois cela ne donnait pas grand-chose de probant, du coup elle finit par se lasser et ferma internet. Laisant la photo de son ancien cochon d'Inde sur le bureau, en fond d'écran. Toujours assise à même le sol, elle était adossée à une pile de cartons remplis de ses affaires. C'est alors qu'elle prit conscience de l'absurdité de la chose. Elle était en train de courir après des fantômes alors qu'elle ferait mieux de se mettre à déballer et tout ranger sur les étagères qui étaient à sa disposition. Elle ferma le capot de l'ordi et se leva pour se mettre au travail. Elle s'y tint jusqu'à onze heures du soir. La fatigue arrivant, elle se fit une tisane qu'elle mit à infuser tandis qu'elle faisait un brin de toilette. Une fois bien propre, elle se glissa dans sa couette pour y déguster sa boisson préférée avant de s'endormir d'un sommeil réparateur.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi qu'elle occupa à peaufiner l'installation de son petit chez-elle. Quand arriva le vendredi suivant, elle décida d'appeler sa tante pour qu'elle vienne la chercher afin de passer le week-end en sa compagnie. Toutefois, elle la prévint que le dimanche matin elles iraient faire une marche en compagnie de trois nouvelles amies. Sa tante était d'accord et rendez-vous fut pris pour le lendemain matin.

À neuf heures elle entendit la petite voiture rouge se garer sur le parking attenant en mugissant. Il faut dire qu'Estelle n'avait jamais été très forte pour faire des manœuvres et n'hésitait pas à pousser sur l'accélérateur pour éviter de caler. Le résultat premier était qu'elle se faisait remarquer partout où elle passait et surtout que sa nièce reconnaissait son style entre mille, même les yeux fermés. Déjà prête, elle s'élança dans l'escalier et arriva dans la rue avant même que sa tante ne soit parvenue à s'extraire de l'engin. Il faut dire que c'était une de ces petites voitures italiennes et qu'Estelle n'était pas des plus fluettes. Mais qu'importent les regards en biais, elle s'en moquait et les deux femmes se tombèrent dans les bras l'une de l'autre pour une effusion qui ne laissait pas de place au doute quant au lien qui les unissait. Anaïs monta dans l'auto tandis qu'Estelle y retourna, non sans peine. La nièce ne fit aucune

remarque devant les gesticulations de sa tante pour reprendre la place de chauffeur. Il y avait longtemps déjà qu'elles avaient déjà eu cette conversation et la jeune fille avait fini par se faire une raison : Estelle était très attachée à son pot de yaourt et n'en voulait pas changer pour rien au monde, point final. Après les échanges habituels de nouvelles, elles prirent la direction de Royère-de-Vassivière en passant par St Quentin-la-Chabane et la route de la Rigole du Diable. Estelle avait décidé de l'emmener à la Forge, un bistrot atypique du plateau. Elle y avait rendez-vous avec une amie qui devait lui présenter un jeune auteur assez talentueux aux dires de l'amie en question. Estelle était chargée par une maison d'édition de Limoges de le rencontrer afin d'en savoir un peu plus sur lui. C'était un petit travail secondaire qu'elle faisait surtout par plaisir et qui lui permettait de rencontrer des gens intéressants qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion de voir autrement. Tout en roulant sur les nombreux méandres de la route sinueuse, elles parlèrent de tout et de rien jusqu'à ce qu'Anaïs aborde le sujet qui l'intriguait depuis son installation dans la fière cité tapissière. Elle lui raconta tout, en commençant par sa découverte fortuite. Estelle fut très surprise de ce que lui relatait sa nièce et lui fit promettre de la lui montrer quand elles seraient de retour le soir. Interrogée, la tante avoua sa parfaite ignorance de ces choses, mais se reconnut très intriguée par l'homonymie. Elle promit de faire des recherches également de son côté. Tout en discutant, elles finirent par apercevoir les murs faits de pierres grises du petit bourg de Royère. Elles garèrent la voiture sur la place de la Mayade à côté de la fontaine de Cérès. À leur droite se dressait fièrement l'antique église, juste en dessous, la maison qui était devenue l'office du tourisme de Bourganeuf-Royère et qui abritait autrefois un bistrot réputé, celui de la famille D. Tout au fond de la place et faisant coin avec la route de La Vaugelade se tenait la fameuse « Forge ». C'était surtout un atelier d'artistes. Un bistrot qui tenait lieu en même temps de salle de spectacles pendant « les bistrots d'hiver ». Une partie du local était affectée en boutique de produits locaux et artisanaux.

En cette matinée il faisait un peu trop frais pour rester en terrasse, aussi les deux femmes tirèrent la porte du lieu pour s'y retrouver au chaud dans une ambiance assez agréable. Bien entendu, il y avait déjà là deux piliers de bar accoudés au comptoir et qui les regardèrent entrer d'un œil vague, déjà bien embué par l'alcool. Après avoir salué la compagnie, elles se mirent à l'autre bout du comptoir pour ne pas risquer d'être importunées par les

poivrots. Étant un peu en avance sur l'heure dite, Estelle commanda deux cafés pour patienter en attendant l'arrivée prochaine des deux personnes de son rendez-vous. Elles reparlèrent du sujet de Felletin mais sans pouvoir progresser davantage, faute d'informations. Une fois de plus Anaïs demanda à sa tante de lui parler de sa sœur, sa mère à elle, qu'elle n'avait quasiment pas connue. Elle était morte alors qu'elle n'avait que cinq ans. Ce fut sa grand-mère qui l'éleva et fit son éducation. Celle-ci n'étant plus là non plus pour en parler. Elles l'avaient mise en terre cela faisait un peu plus de deux ans suite à un cancer. En parlant de cela, elles firent un rapprochement qui leur avait, jusque-là, paru anodin. La grand-mère se nommait Justine Marie Anaïs ! Tiens se demanda tout à coup Estelle, mais quel prénom portait sa grand-mère à elle. Elle ne s'en souvenait pas.

- Dommage, fit-elle remarquer. Il va falloir que l'on fasse notre arbre généalogique, tu ne vois pas que cette fillette soit une de nos ancêtres ! Remuant le passé, elles se remémorèrent de la grand-mère qui faisait office de rebouteuse, un peu sorcière selon la rumeur. Estelle se rappelait que la mère de la jeune fille avait elle aussi ce don, mais n'aimait pas en parler. Quand quelqu'un venait lui demander ses bons soins, elle s'exécutait, mais ne voulait rien en échange. Elle prétendait que ça lui aurait porté malheur. D'ailleurs qui sait ce qui s'était passé sur cette petite route du plateau du côté de Féniers le jour où elle s'était tuée au volant de sa voiture. On avait raconté à l'époque que cela avait paru inexplicable. L'automobile n'avait rien, pas une bosse, simplement immobilisée au fond de ce talus par des broussailles qui l'avaient bloquée. Marie, elle était pourtant morte, tuée sur le coup. Juste un petit choc sur le côté de la tête au niveau de la tempe gauche. Sa fille, Marie Anaïs, ici présente, n'avait pas été blessée et avait été retrouvée en pleurs au bord de la route. La petite avait été interrogée par la gendarmerie, mais ne se rappelait de rien. Quand on lui parlait de cela, Anaïs en éprouvait toujours une profonde tristesse, se demandant si par hasard elle n'aurait pas pu y être pour quelque chose. Mais jamais aucune bribe de souvenirs ne lui était jamais revenue. Depuis elle vivait avec ce poids sur le cœur même si le temps avait bien atténué les choses.

*

* *

L'histoire avait commencé le 13 février 1849. Une femme, Marie-Louise Lachaume, venait de donner naissance à une petite fille, enfant de l'amour. Le père, Pierre Lasaigne se morfondait dans la pièce attenante attendant la délivrance. C'était leur premier enfant. Des gémissements montèrent dans le silence de la vieille maison et peu après la porte s'ouvrit pour laisser apparaître la sage-femme lui faisant signe qu'il pouvait entrer. La mère se portait bien et la petite aussi. L'accouchement n'avait pas été trop difficile et tout s'était bien passé. Pierre découvrit ce tableau charmant, le bébé couché contre la poitrine de sa mère et qui cherchait déjà le sein rédempteur. Marie-Louise la guida délicatement et l'enfant se mit à sucer. Elle était emmaillotée dans un *bourassou* qui ne laissait rien dépasser du petit corps. Il ne fallait pas qu'elle risque de prendre froid, même si la pièce était convenablement chauffée par la cheminée. Pierre ne voulut pas déranger la tétée et attendit patiemment qu'elle eût fini pour prendre sa fille dans ses bras, essuyant une petite larme qui avait perlé au coin de son œil. Il était heureux, comme le sont généralement tous les pères et même peut-être un peu plus, car cette enfant avait été tellement désirée, qu'ils avaient cru pendant plusieurs années que le ciel avait décidé de les priver de ce bonheur. Mais il n'en avait rien été et l'enfant était là, et bien là même, car elle se mit à pleurer comme si elle faisait connaître son envie de retrouver le sein chaud et douillet de sa mère. Pierre la rendit à Marie-Louise et s'assit au bord du lit un moment à côté d'elles, heureux au-delà du bonheur.

Douze années s'écoulèrent ainsi. Le père travaillait dans une manufacture de tapisserie, tandis que Louise confiait sa petite la journée à sa mère pendant qu'elle tissait à domicile des commandes de la manufacture où travaillait son homme. Au début de février 1861 la petite Marie Anaïs fut prise de fièvre. Si on avait été en campagne on aurait fait venir une guérisseuse, mais, à la ville, les choses n'en étaient plus là et l'on fit appeler le docteur Masroy qui était d'excellente réputation. Il ne put venir que le soir, car il sévissait une petite épidémie de grippe qui faisait quelques ravages dans la cité et alentour. Quand il eut examiné l'enfant sous toutes les coutures il ne sut trop quoi pronostiquer et s'en ouvrit aux parents inquiets. Pour l'instant, la petite couvait quelque chose, c'était sûr, mais quoi il n'en savait rien encore. Il fallait attendre encore pour se prononcer. Au bout de trois jours, la fièvre diminua un peu et on crut que l'on était tiré d'affaire. Encore deux autres jours et il n'y parût quasiment

plus rien. La petite était bien encore un peu bizarre et se plaignait un peu parfois, mais rien de bien significatif. Quand sa mère l'interrogeait sur l'endroit où elle avait mal l'enfant répondait que non, elle n'avait rien. Et cela en restait là. Mais dans la nuit du 11 les choses s'accéléchèrent. Tout d'abord, la maisonnée fut réveillée par les pleurs de l'enfant. Elle hurlait presque et la fièvre était revenue. Craignant le pire, le père partit dans la nuit chercher le médecin qu'il réveilla en tambourinant à sa porte. Il faisait un froid polaire et les étoiles brillaient haut dans le ciel. Finalement, le médecin sortit de chez lui. Il avait pris sa sacoche et emboîta le pas à Pierre qui commençait à désespérer. Ils arrivèrent dans la maison de la rue des tours où toutes les lumières brillaient. Il fut conduit dans la chambre où gémissait la petite dans son petit lit. Il la fit dévêtir et l'examina avec soin. Il avait suivi son évolution grâce aux commérages et savait que l'enfant avait couvé quelque chose pendant de longs jours. Au bout de plusieurs minutes d'examen minutieux, il finit par poser son diagnostic : c'était le Croup !

L'assistance fut atterrée à l'énoncé de ce qui passa pour un verdict, presque une sentence de mort. À cette époque, cette maladie des voies respiratoires se soignait très mal et les enfants qui en étaient atteints se voyaient le plus souvent condamnés à décéder à court terme dans des souffrances atroces. Ils mouraient le plus souvent quasiment étouffés. Seuls les plus forts avaient une petite chance de s'en tirer. La seule technique de soulagement connue consistait à introduire une lame dans la gorge de l'enfant pour racler les peaux qui obstruaient le passage. Cela se faisait souvent en dernière extrémité et nous ne parlerons pas de la souffrance occasionnée par cette sorte d'opération effectuée à vif ! On ne pratiquait pas encore l'anesthésie dans cette région reculée. Il fallait tenir vigoureusement l'enfant pendant que le médecin officiait. Si par chance on réussissait à désobstruer efficacement la trachée, évitant ainsi l'étouffement, il arrivait souvent à la suite de cela qu'une infection s'installe sur les plaies occasionnées qui pouvaient à leur tour mettre en jeu la vie du petit patient. On l'a dit, le plus souvent l'enfant mourrait si ce n'était pas d'une chose, c'était de l'autre. Seuls les plus forts et les mieux constitués arrivaient à survivre.

La petite Marie Anais ne se trouvait malheureusement pas dans cette catégorie de personnes. De faible corpulence, presque malingre, elle vivait de peu. Au cours des repas on aurait dit un moineau qui ne se repaissait que de

quelques miettes à un âge où elle aurait dû absorber une nourriture plus conséquente. Malgré cela, jusqu'alors, elle avait quand même bien profité et n'avait quasiment jamais été malade. D'une gentillesse à toute épreuve, toujours prête à aider, elle était d'une éducation facile pour ses parents. Dès ses six ans, elle avait appris à monter en bobines les écheveaux de laine que sa mère ramenait à la maison, participant ainsi à la vie de la maisonnée. Baptisée à sa naissance, dès l'âge de huit ans elle suivit les cours que professaient les sœurs Ursulines de saint Roch. Elle y était bien notée et faisait le bonheur des sœurs chargées de son instruction. Deux ans plus tard en 1859, alors qu'elle venait d'avoir ses dix ans elle termina même pour la troisième fois son année en étant première de sa classe. On lui promettait un très bel avenir pour peu qu'elle continuât dans cette voie. Mais les difficultés des temps, alliés au fait que la grand-mère vint à mourir subitement, obligèrent la mère à garder la fillette plus souvent avec elle. Obéissante, dès la rentrée suivante, elle dut espacer sa présence en classe et se consacrer davantage au travail de la maison. Les sœurs firent ce qu'elles purent, mais rapidement son excellent classement ne fut bientôt plus qu'un souvenir. Malgré cela, elle n'en continua pas moins à étudier chaque fois que l'occasion lui en était fournie. Les religieuses, malgré la règle sévère qu'elles faisaient appliquer au sein de l'établissement se firent plus souples envers cette enfant et supportèrent sa présence en pointillés. Une année entière s'écoula de la sorte et malgré tout, lors de l'examen de fin de cycle, Marie Anaïs s'en tira avec une note de sept sur dix ce qui la plaçait dans une bonne moyenne. Le début de l'année suivante fut encore plus difficile pour elle. Jusqu'à la fin novembre, elle ne posa quasiment pas les pieds dans l'institution à cause d'un excès de commandes que sa mère avait prises par nécessité. Elle aussi commençait un peu à tisser, du moins officiellement se contentait-elle d'aider sa mère. En fait, elle travaillait au métier chaque fois que cette dernière devait faire autre chose dans la maison, de la sorte l'ouvrage avançait plus vite. Pendant toute cette période, elle put quand même étudier un peu grâce aux cours que mademoiselle Valérie Bayard lui faisait passer régulièrement. Celle-ci avait été admise exceptionnellement dans la congrégation en tant que civile enseignante. Elle professait et habitait dans l'établissement, mais était à l'écart des sœurs elles-mêmes qui vivaient dans des conditions de religieuses. Cette jeune professeure s'était prise d'empathie pour la fillette et faisait tout son possible pour lui permettre de progresser afin de

pouvoir, plus tard, sortir de sa condition misérable. Elle ne se révoltait même pas contre les parents, car elle connaissait très bien ce genre de situation l'ayant vécu elle-même dans son enfance, fille qu'elle était de tapissiers de la ville voisine d'Aubusson.

Dans la chambre attenante, on entendait le souffle rauque qui s'échappait de la petite poitrine et c'était misère que ce bruit-là. Le médecin ne voulut pas pratiquer le curetage tout de suite, car les peaux n'étaient pas encore suffisantes pour que ce soit efficace, annonça-t-il après l'examen. On verrait cela d'ici deux à trois jours. Il lui avait donné quelques gouttes d'un élixir et avait prescrit des cataplasmes et une préparation à retirer chez l'apothicaire dès le lendemain matin et à lui faire prendre trois fois par jour. Mais quand il repartit un peu plus tard, le dos courbé dans l'escalier, Pierre le père, l'entendit murmurer :

– Si ce n'est pas malheureux de voir ça, à douze ans ! Et dire que c'est la cinquième cette semaine.

En bas des marches, les deux hommes se serrèrent la main et Pierre remonta dans leur appartement du premier étage. Il ne dit rien à sa femme de ce qu'il avait entendu, mais avait le cœur gros, les larmes au bord des yeux. Il retourna embrasser la petite qui était brûlante et s'en fut se coucher, laissant le soin à Marie-Louise de veiller la malade. Il ne put pas trouver le sommeil, imaginant déjà le pire et se voyant là-haut au cimetière de Beaumont déposer le corps inerte et froid de sa fille chérie au fond du trou creusé par le fossoyeur. Ce fut pour lui comme pour sa femme la première d'une terrible et sombre suite de jours et de nuits. Au petit matin, bien avant la pointe du jour, il partit travailler à la manufacture le cœur gros et triste. Il avait été voir dans la chambre à côté et avait trouvé sa femme endormie sur le bord du lit tandis que la petite avait ouvert grands les yeux quand il avait poussé la porte. En le voyant, elle lui avait souri et fait signe de ne pas faire de bruit en mettant son index devant ses lèvres desséchées. Elle avait l'air un peu reposée et il était parti en silence dans la nuit noire.

Quand le soleil pâle de cet hiver rude réussit à percer au travers des contrevents clos, il trouva la mère et sa fille endormies toutes deux sur le petit lit. Marie Anaïs s'éveilla quand sa mère commença de bouger. Elle respirait un peu mieux et son souffle ne produisait plus pour le moment, ce son rauque et angoissant. Marie-Louise en la voyant reposée lui sourit et l'embrassa puis, se

rajustant, alla dans la cuisine pour préparer le déjeuner. Quand elle revint avec un bol de lait chaud, Marie Anaïs fit l'effort de le boire, mais dû se forcer, car elle n'avait guère d'appétit. Un moment plus tard Marie-Louise se rendit chez l'apothicaire de la rue Grande avec l'ordonnance et en revint avec les médications conseillées par le médecin. La première consistait en gouttes à faire avaler, la seconde en cataplasmes à apposer sur la poitrine de la patiente. Elle mit en place les cataplasmes qui dégageaient une odeur forte et se mit à son métier en laissant la porte de la chambre ouverte pour pouvoir surveiller sa fille tout en travaillant. Dès son réveil elle avait ranimé le feu dans le petit poêle en fonte qui servait autant à chauffer l'appartement qu'à cuisiner les repas. À cette époque on se chauffait encore au bois, le charbon bien que répandu dans la région, restait cher pour le monde ouvrier. Il faisait maintenant bon dans les trois pièces du petit appartement de la rue des tours. Il était rare à cette époque qu'un enfant ait une chambre pour lui tout seul, pour Marie Anaïs c'était devenu le cas après le décès de sa grand-mère Amélie qui logeait avec eux depuis le départ de son défunt mari. Toujours est-il que la petite avait sa chambre pour elle toute seule et pouvait y étudier à loisir chaque fois qu'on lui en laissait le temps. La pièce était meublée sobrement avec une armoire où se trouvaient toujours les affaires de la grand-mère, d'une petite table ronde en plus du lit et de son chevet où elle déposait la chandelle qui lui servait à s'éclairer. Si la maladie ne l'avait pas frappée, elle aurait pu y passer toute sa jeunesse jusqu'au jour elle serait partie du cocon familial au bras de son futur époux. C'était ce que se disait sa mère qui la surveillait du coin de l'œil tout en lançant la navette au milieu des fils de chaîne. Ce travail n'était pas d'une grande pénibilité par lui-même, puisqu'on travaillait assis, mais la répétition des mouvements en rendait l'exercice assez usant pour les bras et les poignets. Il existait des manufactures où le travail était devenu industriel surtout pour les grandes tapisseries, mais ici il s'agissait d'une tâche purement artisanale qui permettait à nombre de femmes de travailler à leur domicile. Pour des raisons pratiques, ce ne pouvait être que de petites pièces ne dépassant jamais le mètre de large. Elles faisaient cela pour le compte des grandes fabriques qui en assuraient l'intendance et la commercialisation. Le client final qui achetait la tapisserie ignorait totalement que celle-ci avait été fabriquée le plus souvent dans une de ces vastes pièces à vivre où le métier à tisser trônait au milieu des affaires de ces familles modestes. On peut trouver

l'idée assez injuste vis-à-vis de toutes ces petites mains, mais ce travail avait l'avantage de leur permettre de vivre un peu plus décemment que la plupart des autres habitants du pays. Grâce à cela, au moins eux mangeaient tous les jours à leur faim et pouvaient s'assurer des soins convenables en cas de maladie. Ils constituaient une sorte de catégorie un peu à part dans cette société rurale, essentiellement agricole.

Vers midi et demi, Pierre revint prendre son dîner à la maison. Il ne disposait pas de beaucoup de temps, mais il désirait surtout prendre des nouvelles de sa fille. Quand il arriva, il la trouva un peu mieux, le médicament et les cataplasmes qu'elle avait gardés une partie de la matinée avaient fait leur effet. Il mangea rapidement et s'en retourna à l'atelier en partie rassuré. Il garda en mémoire cette image fugace de sa fille qui dormait dans son petit lit avec son chat allongé de tout son long à ses côtés. L'animal n'était pas discret, il l'avait entendu ronronner depuis la porte. À la fabrique, l'après-midi s'écoula lentement, au milieu du bruit des machines et de l'odeur d'huile qu'elles dégageaient. Dans ce hangar long de trente mètres, point de silence interrompu par le floc régulier de la navette. Ici c'était de grandes machines sur lesquelles on pouvait tisser des œuvres jusqu'à trois mètres de large. Il s'agissait uniquement de métiers de basse lisse où les hommes et les femmes étaient penchés dessus dix à douze heures par jour. Ils fabriquaient des œuvres originales, mais aussi des reproductions de tapisseries anciennes à partir des cartons qui étaient restés en possession de grandes familles propriétaires de ces industries. Depuis une vingtaine d'années, la mode était à la reproduction d'œuvres peintes, des toiles de grands maîtres, entre autres. Mais on continuait d'y tisser les fameuses verdures qui avaient fait la réputation de la région depuis le XV^{ème} siècle. Cela occupait près d'un quart de la population active rien que pour le tissage. Il est à noter que l'on comptait parmi les lissiers pratiquement trois femmes pour un homme.

Au cours de la journée, Marie Anaïs fut prise à maintes reprises de violentes toux qui la laissaient à chaque fois un peu plus épuisée. Tant et si bien que le soir quand son père rentra, il la retrouva à peu de chose près dans le même état que dans la nuit précédente. La fièvre qui avait légèrement baissé le matin avait fait un retour en force et la pauvre avait le visage et le corps en sueur à ce moment-là. L'heure étant venue, la mère

donna les soins à sa fille et en particulier lui apposa les fameux cataplasmes qui, alliés aux gouttes, finirent par lui apporter un peu de soulagement. En première partie de nuit, elle put alors dormir mieux. Mais quand tinta le quatrième coup de quatre heures, à la tour de l'horloge, Marie-Louise fut réveillée par la respiration redevenue rauque de Marie Anaïs dans la chambre d'à côté. Elle se leva et la trouva assise sur son lit qui tentait de respirer tant bien que mal. La petite était épuisée par cet effort permanent et pleurait en silence, n'arrivant même pas émettre un autre son que cette espèce de feulement sinistre. Marie-Louise lui apposa de nouveaux cataplasmes qui finirent par faire un peu d'effet et calmèrent l'angoisse de la fillette en même temps que son souffle redevenait régulier. Ne voulant pas se recoucher, elle resta à ses côtés veillant sur son repos et soulagée quelque peu quand sa fille réussit à s'endormir enfin.

Quand son mari se réveilla pour aller travailler, elle veillait toujours, assise sur un fauteuil à côté du grand lit où reposait le petit corps pâle de son enfant. Ne voulant pas risquer la réveiller, il fit juste un petit geste à sa femme avant de partir dans la nuit froide et glacée qui régnait dehors. Au petit jour, la maison fut éveillée par une charrette brinquebalante qui passa bruyamment dans la rue sous les fenêtres. Marie Anaïs recommençait à étouffer au point que sa mère prit peur et descendit demander à leur voisine d'aller quérir le médecin de toute urgence. Celui-ci arriva sur l'heure, n'étant pas à son cabinet à ce moment-là. Il trouva la petite épuisée et après l'avoir examinée avec soin décida de procéder au curetage immédiatement. Il demanda à la maîtresse de maison de mettre à bouillir de l'eau et de faire appeler son mari pour le seconder pour l'opération. La même voisine se chargea de cela et une demi-heure plus tard Pierre arriva tout essoufflé d'avoir couru. En voyant sa voisine entrer dans l'atelier de la manufacture et venir directement à lui sans passer par le contremaître, il avait craint le pire et était parti à toutes jambes sans même écouter la pauvre femme qui s'égosillait à tenter de le rassurer. En entrant dans l'appartement, il vit en un même temps sa femme, le médecin et sa fille qui certes respirait mal, mais respirait ! Il en fut soulagé d'un coup, mais comprit en même temps ce qui allait se passer et qu'il devrait faire, même s'il lui en coûtait énormément. Il salua le praticien et embrassa sa fille qu'il trouva brûlante. L'homme qui allait se faire chirurgien préparait ses outils. Il avait déroulé sa trousse médicale sur la table de la cuisine et venait de nettoyer à